

J'ai tué ma femme

J'ai tué ma femme.

Ou disons plutôt que ma femme a tout fait pour que je la tue. Le résultat a beau être le même, vous comprendrez que pour moi ce n'est pas du tout la même chose....

Évidemment pour la société cela reste un meurtre, qui plus est avec préméditation, nous le verrons tout à l'heure, ce qui constitue un acte d'une extrême gravité. Cela, je veux bien lui accorder à la société : il n'y a pas plus extrême que la mort, du moins dans son résultat final, car il y a plusieurs façons d'y parvenir et la nature ou l'homme, ou les deux réunis, font preuve de beaucoup d'imagination dans ce domaine.

Je ne suis pas très courageux, jamais je n'aurai pu la larder de coups de couteau. Je n'ai pas d'arme à feu et de toute façon je ne voulais pas alerter tout le quartier par le bruit des détonations, surtout que sans entraînement, je pense qu'il aurait fallu que je m'y reprenne à plusieurs fois.

Je l'ai empoisonnée.

Le plus long a été pour moi de fabriquer un poison sans qu'elle s'en aperçoive et en étant certain qu'il remplisse sa fonction du premier coup : internet m'a été d'une aide précieuse et des chats du quartier m'ont assuré de la bonne qualité de ma production ! Je vous entends déjà penser que cette préparation constitue en elle - même une préméditation, et je ne peux pas vous contredire, c'est clair. Par contre, il y a un événement majeur que je n'avais pas prémédité et qui a énormément compté, c'est l'apparition du fameux virus qui a condamné le pays entier à rester confiné. Le hasard du calendrier a enregistré la mort de ma femme, le dimanche 15 mars 2020 et le lendemain les autorités nous ont demandés de rester cloîtrés jusqu' à nouvel ordre : une aubaine pour moi ! Plus de visites, plus d'intrus, même le facteur qui ne passe plus...J'ai pu échafauder mon plan en prenant tout mon temps, sans être le moins du monde dérangé. Mon épouse et moi, nous obéissons aux injonctions du confinement, surtout elle d'ailleurs !

Comment la faire disparaître ?

Et ensuite, comment gérer sa disparition et la mienne ?

J'ai rapidement pris la décision de la découper en morceaux. Cela a été plus simple que je ne le pensais. Vous connaissez l'expression : " Elle m'a mis hors de moi ! " ? Et bien c'est exactement ce que j'ai vécu : au fil des années, elle m'a tellement mis " hors de moi " que c'est " l'autre " qui a fait tout le travail. J'ai été l'assistant passif du découpage du corps de mon ex - femme, le bras qui a obéi à l'ordre de " l'autre ". Nous avons pris tout notre temps pour faire des petits morceaux de trois à quatre kilos pas plus, le tête mise à part. Nous avons pris le soin de la positionner à même le sol du carrelage du garage, étendue sur une double enveloppe de plastique, la même qui avait justement constitué l'emballage du matelas que nous avons changé l'année précédente. Le plus pénible pour nous, a été de découper en petits morceaux les viscères, de telle sorte qu'ils soient évacués sans encombre et en plusieurs jours, par la cuvette des toilettes. Et puis aussi le

sang, quatre à cinq litres, à éponger avec la serpillière, c'est fastidieux. Au bout du compte : une dizaine de petits paquets, entreposés dans le fond du congélateur, et de temps en temps quelques verres de rhum pour nous donner du baume au cœur. Je ne pensais pas qu'elle était aussi grasse...

Par internet j'ai pu louer une bétonneuse individuelle, avec son moteur électrique, et je me suis fait livrer suffisamment de ciment, de sable et de parpaings pour ériger un mur au fond de mon jardin, le long du petit bois au bout du lotissement. Cela faisait longtemps qu'elle me demandait de le construire, mais j'en avais repoussé l'exécution de mois en mois. Maintenant, elle va être contente, d'autant plus qu'éparpillée consciencieusement à quarante centimètres dans le sol, et noyée dans le béton, elle en constitue les fondations : elle l'a eu son mur !

J'ai rincé le plastique à grande eau, à trois reprises, puis je l'ai découpé et reparti dans des sacs poubelles, avec la serpillière. Merci aux éboueurs qui ont assuré le service de ramassage des bacs jusque dans notre lotissement.

D'où ai-je puisé cette force qui m'a permis de réfléchir si froidement et d'agir comme je viens de vous l'exposer ? Je n'en sais rien...Ce que je constate, c'est qu'elle est arrivée à l'instant précis où elle a rendu son dernier souffle. Sans doute s'était-elle constituée au fil des années de frustration, de tortures morales irai - je même jusqu' à vous dire, et que si longtemps enfouie et refoulée, elle a pu enfin se libérer quand ma femme a expiré. Si cette force était proportionnelle à tout ce que j'ai enduré, quoi de plus normal qu'elle fût si puissante !

Pourquoi en suis-je arrivé à une telle extrémité ? (C'est curieux, mais on retrouve une nouvelle fois le radical extrême). Je suis un être faible...Si, si, je vous l'affirme, même si mon acte pourrait vous faire penser le contraire, mais on parle bien de " la force des faibles ", j'en suis l'exemple vivant. Mais laissez-moi m'expliquer.

J'ai rencontré celle qui allait devenir ma femme à l'adolescence. A cet âge - là, on ne s'intéresse qu'à la plastique de l'autre et son physique avait de quoi attirer mon intérêt...Comme j'étais assez beau garçon, nous avons exploré tous les deux les mystères du corps de l'autre et je dois vous l'avouer, cette découverte est encore aujourd'hui pour moi, un souvenir délicieux ! Je me suis laissé aller, je me suis abandonné, mais en fait maintenant, je peux vous dire que je me suis laissé prendre, et ce verbe " prendre ", il faut le considérer au premier degré : elle m' a pris et je n' ai pas su lui dire " non " quand cela aurait été nécessaire, et si j' en esquissais, ne serait - ce que l' intention, une moue de son beau visage, un câlin encore plus tendre ou un déhanchement plus prononcé, quand ce n' était pas les trois réunis et je la laissais décider comme elle l' entendait.

Elle a voulu qu'on se marie et je n'ai pas dit non, car avoir une belle femme à ma disposition, consentante, et pour la vie, me semblait une aubaine à ne pas manquer. Les premiers mois se sont merveilleusement bien déroulés, malgré quelques attitudes de sa part qui me tracassaient un peu, mais que le plaisir d'être ensemble

effaçait rapidement. Et puis les choses se sont dégradées petit à petit, l'insidieux travail de sape du temps qui passe sans apporter son lot d'agréables surprises et de douce créativité : la lente érosion provoquée par les tâches ménagères et les préoccupations professionnelles. Deux événements importants sont venus accélérer les tensions de notre couple : le dépôt de bilan de l'entreprise que j'avais créée et mon impossibilité à procréer. (Je note d'ailleurs en vous disant cela qu'il y a un rapprochement amusant, enfin si on peut dire, puisque le verbe procréer peut se comprendre à titre personnel dans son sens premier et à titre professionnel dans sa construction : pro - créer. Dans les deux cas, j'étais en échec !

Nos relations sexuelles se sont espacées, ce qui n'était certainement pas la meilleure solution pour espérer enfanter, puis nos relations tout court se sont espacées : nous sommes passés de côte à côte à l'un contre l'autre...Il suffisait que je pose un objet à gauche pour qu'elle me reproche de ne pas l'avoir mis à droite et inversement la fois suivante. Si je voulais partir à la mer, elle voulait se rendre à la montagne et tout à l'avenant. (Et au bout du compte, là ou ailleurs il ne venait rien !) Nos chamailleries se sont transformées en conflits, puis pour sauvegarder un minimum de possibilité à poursuivre une existence commune, nous sommes passés au mutisme total. Chambres à part et rideau !

Pourquoi ne nous sommes pas séparés ?

Il y a au moins deux raisons : le poids de notre entourage, surtout le sien, ancré dans la religion catholique, tendance traditionaliste (dans nos familles, on ne défait pas ce que Dieu a béni), et la situation matérielle complexe liée au montage financier qui a entrecroisé notre maison, l'héritage reçu par elle à la mort de ses parents, nos biens personnels et professionnels, l'entreprise initiale en faillite et la nouvelle que j'avais constituée. Un vrai sac de nœuds, aux sens propre et figuré !

J'ai eu recours à des relations sexuelles tarifées. Pensant que cela me coûterait moins cher, j'ai pris une maîtresse qui m'a quitté assez rapidement, comprenant la situation inextricable dans laquelle j'étais enferré. Je suis persuadé qu'elle n'en a rien su et j'ai pris bien soin qu'elle n'en sache rien !

Notre coexistence est devenue insupportable pour moi quand elle est passée de l'indifférence simulée à l'arrogance exacerbée. Je ne sais pas ce qui a provoqué ce changement d' attitude de sa part, mais la somme de ses sarcasmes ajoutée aux difficultés de ma vie professionnelle a eu raison de ma faiblesse : j' ai pris sur moi tant que j' ai pu, j' ai résisté pendant près de deux ans, puis c' en fût trop, dépassement du point de non - retour et je suis donc passé à l' acte extrême (ultime), comme vous l' avez appris ci - avant.

Voilà, je vous ai tout expliqué : j'ai tué ma femme, ou disons que ma femme a tout fait pour que je la tue. C'est mon point de vue, et elle n'est plus là pour vous donner le sien !

Exécution réussie, disparition gérée parfaitement, maintenant il me faut passer au troisième point :

- dois - je disparaître, et si oui, où et comment ?

- dois - je rester, et si oui, comment annoncer sa disparition ?

Avant d'envisager la première hypothèse, dès la semaine qui a suivi son décès, j'ai pris soin de retirer le maximum d'argent liquide que je pouvais soustraire de la trésorerie de la société et de mon compte personnel, mais en étant suffisamment prudent pour étaler mes prélèvements : huit semaines de confinement, ça laisse le temps de faire les choses tranquillement, sans attirer l'attention. Ayant accès à son adresse internet, j'ai pu maintenir l'illusion de sa présence en répondant de la façon la plus classique qui soit, aux quelques mails qu'elle recevait, tout en la bénissant (post mortem !), du très faible usage qu'elle faisait de son téléphone portable. Et là encore, en répondant aux rares SMS ou messages de sa boîte vocale, par des textos polis, mais eux aussi confinés.

Si je pense disparaître, mon choix est fait : j'habite à une cinquantaine de kilomètres de la mer. Mon bateau est amarré dans un petit port côtier très calme. Je suis un assez bon navigateur, les sorties en mer constituant le rare -- mais oh combien précieux ! -- loisir que je m'accordais de temps en temps : seul, sans elle, au milieu de l'océan...La route du retour à la maison m'était toujours très pénible.

On sonne à la porte.

Je n'attends personne. Comme il commence à faire noir et qu'ayant allumé les lampes du salon, je ne peux pas cacher ma présence, je vais donc ouvrir.

" Bonsoir monsieur "

" Bonsoir « Dis - je en reconnaissant un des voisins de l'entrée du lotissement bien qu'il porte un masque sur le visage.

" Excusez - moi de vous déranger, je suis un ami de votre femme. J'essaie de la joindre depuis plusieurs jours mais elle ne répond pas à mes appels. Puis-je la voir s'il vous plaît ? "

" Je suis désolé mais elle est souffrante et je pense qu'elle dort déjà. "

" Rien de grave au moins, j'espère ? "

" Non, non, des troubles intestinaux, ça lui arrive de temps en temps. La contrariété engendrée par le climat actuel n'arrange pas les choses. "

" Oui, je comprends. Ah, tant mieux si ce n'est pas grave pour elle, parce que moi, j'ai été touché par le Coronavirus dès la mi - mars : je suis passé par les services de réanimation, puis l'isolement pendant six semaines avec une sérieuse rééducation. Il y a peu de temps que j'en suis sorti. Écoutez, entre voisins quoi de plus naturel que de s'aider, si vous avez besoin d'un coup de mains, n'hésitez pas, je suis commissaire de police, je peux faciliter certaines démarches."

" Je vous remercie " .

" En promenant mon chien dans le lotissement, j'ai vu que vous aviez construit le mur qu'elle attendait tant, au fond de votre jardin. Elle m'en avait parlé. Elle doit être bien contente.

Ah, j'oubliais, j'ai perdu mon chat, un matou rayé noir et blanc. Si jamais vous l'apercevez, vous seriez bien gentil de m'appeler. Voici ma carte. Bonsoir " .

" Bonsoir " .

Je ne sais pas comment se manifeste physiquement l'expression : " je suis liquéfié ", mais je pense qu'à cet instant précis, j'en suis la parfaite illustration ! Je retourne péniblement dans le salon pour me servir un verre d'alcool fort, et je regarde fixement la carte de visite barrée bleu - blanc - rouge que m'a laissée ce voisin.

Moi qui hésitais sur l'attitude à adopter, mon choix est vite fait : je pars cette nuit pour le petit port où mon bateau est prêt à prendre le large. J'y serai en une heure. Je lancerai la voiture dans la mer, au bout de la jetée et je mettrai les voiles.

Il est minuit.

Je quitte le lotissement : première à droite, la voie est barrée par une voiture noire disposée en travers de la chaussée. Ces codes s'allument au moment où j'avance. Le clignotement bleu acier de son gyrophare crée une lumière de cauchemar. Le temps de chercher la marche arrière, un autre véhicule me coupe toute retraite : je suis coincé.

L'homme de tout à l'heure, un brassard rouge marqué " Police " autour du biceps, et un revolver à la main, me demande de descendre. Un masque haineux remplace celui en tissu qu'il portait devant chez moi.

" Je crois que nous allons avoir beaucoup de choses à nous dire tous les deux. Une fois n'est pas coutume, c'est moi qui vais vous faire un aveu : j'étais l'amant de votre femme. Je dis " j'étais ", n'est-ce pas, car j'ai tout lieu de penser que je dois employer l'imparfait ! "

Imparfait, l'adjectif qui résume si bien le cours de ma vie.

Philippe

Mai 2020.

J'ai tué ma femme !

Pardon... NON, NON ! Je n'ai pas dit je vais tuer ma femme, j'ai bien dit J'AI tué ma femme ! C'est fait !

Et bien oui ! Carole ! Je n'ai qu'une femme, ou plutôt je n'avais qu'une femme.

Isa ?

Isa n'est pas ma femme, Isa est ma maîtresse, aucun rapport... Et non je n'ai pas tué Carole pour épouser Isa. En général on ne tue pas sa femme pour s'en coller une autre sur le dos.

Pourquoi ? Tu me demandes pourquoi... Mais t'es né comme ça ou on t'a marché dessus ?

Ce que tu peux être bêta par moment... Carole est, enfin était très pieuse, le divorce aurait-été pour elle une catastrophe. Alors tu me connais, je suis trop gentil, j'ai privilégié une solution qui n'allait pas à l'encontre de sa foi.

Couillon ! « Tu ne tueras pas » s'adresse à l'auteur pas à la victime. En cas de divorce, elle et moi étions dans le péché, alors que là, j'ai pris à mon compte la charge de l'impiété tout en la préservant. On peut dire qu'elle s'en tire à bon compte.

C'est vrai qu'elle est morte, mais morte avec son âme toujours pure !

Je comprends, je comprends ! Ta question est pourquoi voulais-je me séparer de Carole, tu sais bien que ce n'est pas l'argent non plus.

Ni la luxure, Isa était parfaitement acceptée par Carole qui voyait dans cette relation un répit, pour elle, à ma libido effrénée.

Non, vois-tu, rien de ce que souvent les « gens » évoquent...

Je l'ai tuée par lassitude.

Lassitude d'une vie devenue banale.

Si tu veux, un peu comme remettre les compteurs à zéro.

Renaître...

Ou pour le moins, revivre !

Il y avait dans cette répétition inlassable des jours, des nuits, des semaines, des mois, des années, des décennies, une forme de supplice lent et récurant devenant chaque seconde plus insupportable.

Je l'ai tuée pour sortir de cette boucle infernale.

Je l'ai tuée pour rire enfin.

Non que je n'aie jamais ri avec elle !

Au contraire !

Il fut un temps où nos rires étaient si puissants, si nombreux et tellement passionnés...

Mais il fut un temps... Un temps lointain, un temps perdu, un temps impossible à oublier.

Je crois que c'est le souvenir de ce temps que j'ai tué.

Je suis vierge maintenant de tout rire perdu.

Le rire nouveau est arrivé !

JLuc

« Oui, Monsieur le Juge, j'ai tué ma femme de nombreuses fois.

Elle était tellement appétissante, ma femme, Monsieur le Juge ! une peau si fine ! presque transparente ! et sous la peau, une chair blanche à peine rosée que j'ai tout de suite cherché à attendrir de la paume de la main ; elle devenait douce, de plus en plus douce, douce comme un tendron ! Je ne sais qu'elle partie de son anatomie, j'ai le plus savouré : si c'est ses pieds ou son cou, son fessier ou sa poitrine...même les bas morceaux m'étaient tout aussi nobles.

Je l'aimais tellement, Monsieur le Juge ! je vous l'assure, je l'ai toujours soignée aux petits oignons ; un jour je la huilai à l'aide d'un pinceau (elle était si bien ficelée !), et la précipitai dans les braises de l'amour ; elle frémissait d'aise, en devenait rouge de plaisir, et dégageait de tout son corps un parfum à damner tous les amphitryons de la terre ! un autre jour, je lui offris les plus délicates essences et la laissai mariner quelque temps dans un bain aromatisé, avant de la plonger dans un bouillon de félicités pour devenir aussi fondante qu'une coulée de miel.

Et toujours, je la faisais revenir ! Un plaisir toujours recommencé : le midi, dans le jardin où elle grillait au soleil, le soir au coin du feu pour la réchauffer. Fermez les yeux, Monsieur le Juge : imaginez une peau bien dorée, presque croustillante, comment y résister ?

Parfois même, sans artifice, je la goûtais crue à la Tartare, ce qui, avouez-le, Monsieur le juge, ne manquait pas de piment ! Mais c'est bien saignante que je la préférais...

Et puis un jour, j'en ai été dégoûté ; je m'aperçus que j'avais une femme sans cervelle ! Moi qui en raffole ! »

Jean-Pierre

La vie était devenue monotone, moi qui pilotais des avions et qui parcourais le monde cela fait 40 ans que je vivais avec ma femme. J'étais souvent en déplacement, je faisais les longs courriers et profitait des longs week-ends à l'étranger pour visiter des pays lointains et dormait dans des palaces. La vie était belle et dorée. Quand Je rentrais à la maison tout était propre et nickel. Les enfants ne posaient pas de problème. Leur adolescence se passa sans cris et sans révolte. Enfin c'est ce que je pensais. Je ne connaissais pas la vie de mes enfants. J'en étais étranger. Ma femme me racontait bien ce qu'elles faisaient mais elle minimisait tous les problèmes. Elles ont grandi sans que je m'en rende compte. Elles suivaient leurs chemins et travaillaient bien à l'école. Ma femme s'occupait de toute la gestion de la maison. Nous partions en vacances à la montagne. Je m'adonnais à mon plaisir favori la pêche pendant qu'elles faisaient des randonnées. Tranquille au bord du lac avec mon petit pique-nique dans ma musette je pêchais. Tard le soir je rentrais pour le dîner. J'y côtoyais mes filles qui très vite ressortaient avec leurs copains. Le mois d'août passait très vite et j'étais d'attaque pour reprendre ma vie trépidante à travers le monde. Cette vie s'arrêta net quand je fus à la retraite. Plus de Moscou, Tokyo, New-York. La retraite s'avérait compliquée. Quand je me suis retourné les filles étaient mariées et avaient leur propre famille. Ma femme continuait à gérer la maison. Je me sentais seul et délaissé. Je ne pouvais quand même pas aller à la pêche tous les jours surtout à Paris. Les musées, le théâtre, les concerts cela ne m'intéressaient pas. Il fallait que je me réinvente une nouvelle vie. N'étant pas bricoleur et très maladroit le bricolage m'était interdit au désespoir de ma femme qui m'avait déjà trouvé plein de choses à faire. Je ne savais pas quoi faire. Un jour sur internet je vis ce qui allait me sauver la vie un simulateur de vol. Très vite avec une partie de nos économies je me l'achetais et y consacrais toute une pièce, la pièce en haut des escaliers. Un rêve à chaque fois que je gravissais les escaliers, c'était mon jardin secret personne n'avait le droit d'y pénétrer.

J'avais de nouveau un petit bout de ma vie d'avant, je pilotais et me grisais de l'ivresse de l'altitude et je maîtrisais le monde. Ma vie se remplissait de nouveau. Un jour à la plage ma femme glissa sur un caillou et me voilà à la pousser dans un fauteuil roulant et m'occuper de tout. Je me mis à gérer le quotidien sans trop de déplaisir mais le temps me paraissait long très long. Elle qui n'était que bonne humeur, rire et joie elle était devenue ronchon rien ne la satisfaisait. Jusque quand je pourrais supporter cela. Quand elle alla mieux, je fus sauvé par la demande d'une de mes filles qui avait une grossesse difficile et qui avait besoin d'aide. Ma femme partit donc les rejoindre. Moi j'ai préféré rester au calme sur Paris. Ces affaires de femmes je n'y comprenais rien. Mes journées se passaient dans mon antre avec mon simulateur de vol et mes jeux vidéo. Je commandais toute l'alimentation par internet et je me faisais livrer. Je ne sortais plus. Je mangeais quelques petits plats cuisinés réchauffés au micro-onde et surtout les paquets de chips et le pack de bière posés à côté de mon écran. Je vivais une vie remplie de sensations. Plus de jours et de nuits tout

se confondaient. Plus rien d'autres ne comptaient. Il ne fallait surtout pas me déranger, les appels de ma femme m'exaspéraient. Cela me mettait dans un état de fureur.

Quelques temps après que notre petit fils fut né ma femme revint à la maison. Cela m'arrangeait un peu car elle allait redonner un petit coup de propre à la maison que j'avais complètement délaissée et me faire à manger. Plaisir que je ne connaissais plus. Je ne vis que les avantages mais pas la réalité de ce qui allait se passer. Les premiers jours tout se passa bien. Ces jours sans elle, sans désir autres que mes jeux, ce fut de belles et bonnes retrouvailles. Le plaisir charnel était revenu. Mais très vite, la monotonie reprit court et ma pièce secrète m'appelait. Je me remis à jouer des heures et des nuits sans interruption. Seul ma femme voulait m'interrompre. Elle ne comprenait rien. Elle m'appelait tout le temps pour manger. Elle voulait m'emmener promener. Elle m'exaspérait et je piquais des colères noires. Seul le retour à mes jeux me calmait. Elles commençaient à avoir peur de moi et me préconisait le yoga. Quelle folle !! Elle n'y comprenait rien. Tout ce que je voulais c'est qu'elle me laisse tranquille. Du jour au lendemain elle me fit des plateaux repas et tapait à la porte pour me prévenir. Rien que ces coups à la porte me mettaient dans une fureur. C'était devenu une ennemie et comme dans mes jeux celle à abattre. Un jour je lui demandais de déposer simplement le plateau et quand je voudrais je le récupérerai. Durant plusieurs jours je n'avais plus faim et les plateaux devaient s'amonceler. Ma femme sûrement inquiète tapa à la porte, elle n'arrêtait pas. Furieux, j'ouvris la porte ramassa le plateau et lui lança à la figure. Quelques jours plus tard la faim me tenaillant, j'ouvris la porte, pas de plateau et une odeur pestilentielle flottait dans la maison. En bas de l'escalier ma femme baignait dans son sang. Quelques mouches virevoltaient autour d'elle. J'appelais la police. Les inspecteurs de police m'interrogèrent et quelques minutes plus tard menottes aux mains je me retrouvais au poste. Comment j'en étais arrivé là et comment j'avais tué ma femme ?

Françoise

7 Mai 2020, il est 23 h, la Rue Notre Dame dans le 15^e Arrondissement de Paris est sans dessus dessous, pompiers et police sont affairés devant le

Numéro 15, mon immeuble. J'habite un petit 3 pièces au 3^e étage et je viens de tuer ma femme. La police est montée avec l'identification criminelle et je ne me fais pas prier pour tout raconter car je voulais absolument me libérer. Je regardais l'officier de police qui m'interrogeait, lui assis sur le canapé et moi sur un des fauteuils qui faisait face, mais je le voyais plutôt comme un ami à qui je devais me confier dans l'intimité en lui confessant que j'avais étranglé Catherine jusqu'au sang car je n'en pouvais plus !

Je me soulageais de lui avouer combien d'avoir étranglé ma femme me libérait d'un poids incommensurable car la vie dans le confinement avec une hystérique de cette taille n'était plus possible ! Il devait être convaincu que je ne savais plus quoi faire avec Catherine, cette folle.

Que j'aurai dû me séparer d'elle avant le confinement ! Et qu'à cause d'elle je vais me retrouver confiné entre quatre murs !

Il devait savoir que nous n'étions jamais d'accord sur rien

... si, le sexe ! Ah, oui, le sexe, c'est vrai que le rapport qu'entretenaient nos corps n'était pas sur la même longueur d'ondes que celui qui envenimait nos cerveaux. Dès que j'ouvrais la bouche, Catherine ouvrait la sienne pour crier le contraire de ce que je disais. Si je voulais le calme, je devais me résigner à écouter docilement ces diatribes.

En fait Catherine était une vraie nymphomane et tout ce qui ne représentait pas le sexe lui était indifférent, mais paradoxalement elle voulait se mêler de tout et savait être une adepte de l'ultracrepidarianisme. Grâce à mon métier qui me permettait de légitimer mon absence à l'appartement familial, la vie pouvait suivre un cours normal. Quand ce n'était pas les voyages d'affaires, c'était les horaires de mes journées de bureau qui me permettaient très souvent d'avoir des soirées écourtées. Cette absence de ma part ne la dérangeait aucunement car elle savait que dès que mes pieds franchissaient le seuil de la porte d'entrée elle me rappelait ma condition d'homme docile. Mon confident devait savoir que j'étais son jouet sexuel et que ma vie maritale ressemblait à un rapport sado-maso, mais que cela ne me dérangeait pas tant que ma présence dans l'appartement ne dépassait pas le temps d'une soirée.

Mais à la question de ce que je faisais pendant le week-end, et bien c'était simple, Catherine n'était pas présente car elle travaillait dans un centre de dressage de chiens. Je suis d'accord, ce n'était pas une relation enviable et normale. Pourtant, notre relation durait depuis quinze ans et pouvait très certainement continuer ainsi si le confinement n'avait pas cassé cette mécanique. Une mécanique où je trouvais mon compte, car je dois avouer que ces jeux sexuels me plaisaient.

Je dois avouer que nous nous sommes connus dans un club privé et que le coup de foudre nous a surpris et réunis... pour le pire surtout. Les premières années ont été l'époque de la folie sexuelle... mais

la vie sociale et le travail m'ont calmé au contraire de Catherine qui est restée figée dans cette folie.

Et donc le confinement est arrivé. Vous pourriez me dire que c'était le moment idéal pour retrouver l'osmose et l'intensité qui existaient au début de notre relation, mais le sort en a voulu autrement. Au début, nous avons bien essayé de retrouver nos jeux d'avant, mais la peur commençait à m'envahir et Catherine s'en rendait bien compte. Et les pannes devenaient de plus en plus récurrentes ce qui provoquait sur elle une panique délirante. L'ambiance ressemblait de plus en plus à un enfer. Vous imaginez, nous étions comme deux chiens à se fixer et mordre au moindre mouvement de trop. J'ai essayé de résister pendant toutes ces semaines, mais hier soir ce fut la crise de trop. Après avoir écouté ses derniers reproches qui ressemblaient plutôt à des hurlements, je me suis jeté subitement sur elle et l'effet de surprise l'ayant déstabilisé m'a permis de prendre sa gorge à deux mains et de serrer très fort en prenant bien soin de planter mes ongles dans sa chair jusqu'à mort s'en suive...

Après cet acte odieux mais libérateur, j'ai pris mon téléphone et.... vous connaissez la suite , lieutenant ... Vous permettez, je voudrais me rendre aux toilettes ...Après l'avoir remercié de me laisser cette ultime liberté, je me rends dans ce qu'il croyait être le cabinet d'aisance, j'ouvre la porte et je vais à la fenêtre pour accomplir mon dernier voyage ...

Jean

L'homme est assis sur un banc dans le square Moncey, vêtu d'un costume des années 60. Il semble indifférent à la vie autour de lui et grommelle comme une litanie : j'ai tué ma femme, j'ai tué ma femme, j'ai tué ma femme...la plupart des gens passent indifférents à son monologue, pris par l'écoute de leur musique personnelle diffusée par leurs oreillettes ou leur propre discours intérieur. Cette scène aurait pu durer longtemps si une petite dame agrippée à sa canne n'était pas venue s'asseoir sur le même banc pour reposer ses jambes fatiguées. Sur le moment, elle ne comprend pas bien ce que l'homme récite, croyant qu'il s'adresse à elle. Petit à petit elle réalise que les mots entendus sont toujours les mêmes et elle comprend avec effroi que ce monsieur dit clairement qu'il a tué sa femme. D'abord effarée, elle s'enhardit pour lui demander une explication : votre dame, elle était malade ? Elle souffrait beaucoup ? Notre senior se souvenait que dans certains cas, les proches d'un malade sont tentés de mettre fin à ses jours pour lui éviter de trop souffrir. Elle est prête à compatir et à lui trouver des circonstances atténuantes.

Après un grand moment de silence ou du moins c'est l'impression qu'elle eut, il se met à parler lentement comme s'il cherchait ses mots : je ne sais pas, je ne sais plus mais je sais que j'ai tué ma femme.

-Mais elle est où votre femme ? À la maison, chez vous ?

-Je ne sais plus, j'ai oublié, je me souviens que je l'ai tué c'est tout.

Habituee fidèle des émissions policières à la télévision, elle se prend au jeu et continue son interrogatoire, toute excitée par cette aventure qui vient troubler la monotonie de ses jours !

-elle s'appelait comment votre femme ? Vous avez des enfants ?

-je ne sais pas, j'ai oublié.

-elle est où votre maison ? Vous connaissez le nom de votre rue ?

Après chaque question, il garde le silence un petit moment comme s'il avait besoin de se reconnecter à son cerveau avant de dire : « je ne sais pas où je ne sais plus »

Depuis quand vous êtes arrivé sur ce banc ? Vous avez dormi là ?

Toujours les mêmes réponses douloureuses, elle sent qu'il est sincère et qu'il aimerait lui faire plaisir mais il donne l'impression d'être dans un brouillard cotonneux.

- Peut-être se souvient-il de son nom, se dit elle ? Ou de son prénom au moins ? Mais après un effort épuisant, il répond : je ne sais pas !

Curieusement cette situation au lieu de l'agacer stimule sa recherche et devient un véritable enjeu pour elle : il faut que je trouve la solution et quand je raconterai cela à mes amies, elles seront jalouses ! J'ai l'impression qu'il a été drogué. Il faut que je trouve une autre accroche pour le faire sortir de cet état second.

-voyons si j'étais Candice Renoir : quelle piste je pourrai suivre ?

- Avez-vous un téléphone ? L'homme cherche dans les poches de sa

veste et trouve son téléphone.

Le voilà. Vous voulez bien me le donner ? Peut-être que cela va nous aider à vous redonner de la mémoire ?

Elle l'ouvre et par chance, il était resté allumé sinon s'il y avait eu un code à faire, la situation se serait compliquée. Elle commence à regarder les derniers appels : que des correspondants masculins ! Puis sa recherche se porte sur les textos : en relisant les derniers, elle note des mots évoquant une fête, un rendez-vous déguisé, une partenaire à trouver et dans un échange, elle découvre un numéro de téléphone.

Ah se dit elle : voilà une piste mais réalise qu'elle ne sait pas le nom de ce monsieur, comment faire ?

Monsieur avez-vous un portefeuille sur vous ? Et voilà qu'elle se retrouve avec son portefeuille dans les mains ! Ma fille tu n'es pas très bonne, tu aurais pu commencer par-là ! C'est vraiment le b.a.ba d'une enquête.

- Vous vous appelez Philippe Tourville, vous êtes né le 30 avril 1989 et vous habitez 34 chemin des glycines à Bron.

Et bien ce n'est pas vraiment à côté de ce square, vous avez marché jusqu'ici ?

- Je ne me souviens de rien et j'ai mal à la tête !

- Notre enquêtrice amatrice se promène toujours avec une petite bouteille d'eau dans son sac, à cause de son diabète, elle a souvent soif. Elle la prend, dévisse le bouchon et lui verse sur la tête tout le contenu.

- Un peu surpris sur le moment, il sort machinalement son mouchoir pour s'essuyer les cheveux et avec un grand sourire, lui dit : merci ça m'a fait du bien ! Puis il semble repartir dans un ailleurs.

Bon d'accord il commence à reprendre un peu vie mais il faut tirer au clair cette histoire de meurtre quand même ! Je vais essayer d'appeler le numéro inscrit dans un des derniers textos, je verrai bien.

Elle commence à pianoter sur les touches mais avec ses rhumatismes, elle a un peu de mal à appuyer sur une seule touche à la fois et est obligée de s'y reprendre en plusieurs fois.

Bon ça sonne lui dit-elle : Allo, c'est une voix d'homme, bonjour monsieur, excusez-moi de vous déranger mais je suis à côté d'un monsieur qui a oublié son nom et qui n'arrête pas de répéter qu'il a tué sa femme ! En fait, j'ai trouvé son portefeuille : il s'appelle Philippe Tourville, vous le connaissez ?

Après un silence gêné, son interlocuteur lui répond : oui bien sûr c'est un ami et il était hier soir chez moi où j'avais organisé une fête des années 60.

Il dit ne se souvenir de rien et qu'il a tué sa femme ! C'est pas rien quand même, cela n'a pas l'air de vous inquiéter outre mesure dit-elle d'un ton perplexe. Et pour mettre à l'aise ce monsieur dont

elle ignore le lien avec son partenaire de banc, elle précise : Je suis une dame âgée qui s'est assise sur le même banc que votre ami et qui a entendu en boucle : j'ai tué ma femme sans aucune explication ;

Si vous ne m'en dites pas plus, je serai obligée d'appeler la police car je ne peux pas laisser tout seul ce Philippe complètement désemparé sur son banc !

Non, non n'en faites rien, je prends ma voiture et j'arrive tout de suite : donnez-moi le nom du square où vous vous trouvez ? C'est le square Moncey.

Ah c'est juste à côté de chez moi, j'arrive à pied.

Très bien je vous attends de pied ferme !

Bon écoutez moi, Philippe (il avait l'âge de l'aîné de ses petits-fils) un de vos amis va venir vous chercher et peut être avoir une explication pour le meurtre dont vous vous accusez ? En attendant vous voulez un bonbon à la menthe, j'en ai toujours dans mon sac ou peut être une pastille Vichy ?

Elle perçut dans son œil un petit éclat de vie : peut-être que votre grand-mère vous en proposait quand vous alliez chez elle en vacances, bien rangée dans une boîte en fer ?

Bingo, elle a touché juste la mamie : un grand sourire apparaît enfin sur ce visage éteint et perdu.

Oh oui bien volontiers !

Elle le laisse déguster sa pastille tout en se disant ce n'est pas possible que ce jeune homme ait pu tuer sa femme, il n'a pas la tête d'un meurtrier, c'est une erreur, il a peut-être été drogué et on veut lui faire porter le chapeau ? Ça me rappelle une enquête de Candice.

Peu de temps après, un homme d'allure jeune et sportive arrive d'un pas rapide et s'approche du banc. Il salue la vieille dame brièvement, tout en tapant sur l'épaule de son ami : mais dis donc qu'est ce qui t'est arrivé, t'as pas l'air bien ?

Philippe lui répond : je me souviens de rien, juste que j'ai tué ma femme ! Son copain éclate de rire et lui dit mais tu n'as pas de femme, qu'est-ce que tu racontes ?

Notre détective improvisée reprend la main et interpelle le soi-disant ami : vous n'avez pas l'air de prendre la situation au sérieux, Philippe n'est pas bien du tout, il ne se souvient de rien et semble avoir passé la nuit dehors. Vous ne l'auriez pas drogué par hasard ? Et se sentant investie d'une mission de sauvetage, elle insiste en conseillant de l'emmener à l'hôpital pour lui faire faire un bilan complet. C'est pas claire cette situation, j'ai l'impression que vous lui avez raconté des blagues et que cela l'a complètement traumatisé. Si vous ne l'emmenez pas aux urgences, je vais porter plainte à la police. Surpris par le ton de cette vieille dame, il semble réaliser que l'affaire est plus sérieuse qu'il ne le pensait. Vous avez raison, je vais chercher ma voiture et je reviens pour l'emmener à l'hôpital.

Bon très bien, je reste là jusqu'à votre retour, doutant encore du

sérieux de cet ami.

Après son départ, elle se tourne vers son protégé et lui dit : j'ai l'impression que vos soi-disant amis vous ont fait une sale blague qui aurait pu beaucoup plus mal tourner ! Je vais vous donner mon numéro de téléphone et promettez moi de me donner des nouvelles dès que vous aurez retrouvé vos esprits. Je vais le mettre dans vos contacts, toute fière de savoir-faire cette manipulation apprise récemment par sa petite fille ! C'est promis, lui dit-elle en le regardant droit dans les yeux ? Vous m'avez bien comprise Philippe ? Et notre victime abusée semblant à moitié réaliser la situation lui répond timidement : oui, c'est promis.

Quelques minutes après, son ami revient le chercher et réalisant un peu tardivement que cette dame âgée avait bien pris soin de lui, s'excusa et la remercia de ce qu'elle avait fait pour son copain. D'un ton un peu sévère, elle lui demanda de la tenir au courant rapidement : je m'appelle Olympe Ponson et j'ai mis mon numéro de téléphone dans les contacts de son téléphone.

Madame, voulez-vous que je vous raccompagne chez vous ? Oh oui je veux bien, je vous remercie, toutes ces émotions m'ont coupé les jambes !

Mon Dieu quelle histoire ! ses amies ne l'ont pas crue quand elle leur a raconté cette mésaventure et pourtant le magnifique bouquet qui trône sur la table du salon est bien la preuve que Philippe a tenu sa promesse en lui donnant des nouvelles rassurantes.

Olympe Ponson

J'ai tué ma femme

Ma femme me tue c'est pour ça qu'un jour j'ai décidé de la tuer. Envisager de tuer quelqu'un, et particulièrement sa femme, c'est un projet qui peut entraîner de graves conséquences . On risque de passer le reste de sa vie derrière les barreaux, on enlève la mère à ses enfants et on se prive soi-même de son épouse. Bon, il faut dire que j'ai attendu que les enfants aient quitté la maison et qu'ils soient autonomes et pour ma part j'ai déjà engagé une femme de ménage qui accomplit ses tâches à ma plus grande satisfaction. Par conséquent, il ne reste que le problème de l'impunité pour un crime capital.

Ma première idée a été d'engager un tueur professionnel parce qu'il a l'habitude, est bien équipé d'armes adéquates et prend une partie des risques s'il est vraiment découvert et condamné. Disons douze ans pour lui (ou elle) et huit maximums pour moi, le commanditaire, si lui ou si elle me trahissait. Faut payer le tueur c'est vrai et je me suis renseigné sur les tarifs. Il y avait dans 60 Millions de Tueurs une bonne analyse et comparaison des tueurs à gages et les meilleurs, en ce qui concerne le rapport qualité-prix, ce sont apparemment des hommes ou des femmes de l'Europe de l'Est. Une grande fiabilité, ponctuels et ils respectent le prix convenu. Le

prix de base des Chinois est inférieur, soit, mais ils demandent beaucoup de suppléments : meurtre en plein jour plus 20%, par beau temps plus 10%, tuer une femme plus 30%.

Il est vrai que ces derniers temps les nouvelles, les journaux et les magazines ne parlent que des FÉMINICIDES, c'est le sujet à la mode et c'est pour ça que les prix augmentent et la punition avec. Autrefois, tabasser ou esquinter une femme était considéré comme une simple peccadille. Tu aurais écopé d'une peine de prison de trois ans avec sursis maximum. Les temps ont changé qu'est-ce que tu veux ?

J'ai décidé de confier le travail à un Bulgare pour dix mille. Il m'a assuré un meurtre rapide et indolore et sans bavure. C'était ma condition sine qua non. Parce que ce que je craignais, c'était que ma femme souffre ou finalement ne soit pas morte à cent pour cent. Handicapée mentalement ou dans un fauteuil roulant. Ce serait double peine pour moi à vie, vraiment trop bête. En plus, elle me suspecterait d'être le commanditaire et d'avoir voulu lui trancher le fil de la vie. Bref, si maintenant je vis dans l'avant-cour de l'enfer, ce serait carrément l'enfer.

Finalement j'ai décidé d'abandonner l'idée de l'assassinat commandité et de faire le job moi-même pour faire des économies. Je me suis débarrassé du corps dans le lac profond à proximité. La disparition totale, c'est beaucoup mieux que de faire croire à la police que l'assassinat c'était l'œuvre d'un voleur ou d'un parfait inconnu. J'ai regardé toute la série Columbo et chaque fois il trouve l'assassin qui est un membre de la famille ou un ami proche. Jamais croit-il à l'inconnu de passage.

Heureusement ma femme ne cultivait pas de contact social, elle n'en avait pas. Les enfants vivent en Australie et en Asie et vu comme leur mère les avait tyrannisés pendant leur jeunesse ils ont coupé tout contact. Des amis ? Elle en avait pas. Ses anciens collègues ont certainement débouché une douzaine de bouteilles de champagne et ont fêté sa retraite après son départ, tellement ils étaient contents de s'être débarrassés du Tyrannosaurus Ex qui leur empoisonnait quotidiennement l'atmosphère au bureau. Sur une échelle de popularité de 0 à 10 elle figurait à - 5 je suppose.

Quand je sors avec mes copains, ils ne me demandent jamais après ma femme. C'est pour ne pas m'énerver. La plupart de mes copains ne savent même pas que je suis marié. D'ailleurs je ne porte plus d'alliance depuis la première semaine de mon mariage. Je l'ai vendue à l'époque et je me suis acheté un vélo de course avec l'argent. Le deux-roues de la fortune ! Je m'échappais chaque fois que la vie à la maison devenait invivable. Je roule en roue libre depuis que j'ai tiré une corde autour du cou de ma femme et un trait sur mes relations conjugales. Et comme son corps je l'ai lesté avec un bloc de béton de cinquante kilos bien fixé autour de ses jambes avec un câble inoxydable elle n'a pas grande chance de refaire surface.

Dietmar

J'ai tué ma femme.

Et ensuite, je me suis tué.

Le problème c'est qu'elle est vraiment morte, mais pas moi ! Selon moi, ce n'est pas un meurtre puisqu' elle était consentante, et mieux que cela, puisqu' elle était non seulement consentante, mais aussi demandeuse. Et moi également.

En réalité (drôle d'expression compte - tenu des circonstances (!)), nous étions bien d'accord tous les deux : je la tuais, et ensuite, je me donnais la mort, juste après elle, dans la foulée...Je ne sais pas si c'est à cause de l'émotion de la voir sans vie, même si je m'y étais préparé, du moins le pensais - je, mais je me suis loupé.

Elle a avalé un somnifère puissant, puis nous nous sommes étreints et embrassés tendrement. Il me semble que c'est un des plus délicieux baisers que nous ayons échangé. Rien que d'en parler, j'en ai encore la chair de poule. Elle s'est allongée sur notre lit et après être bien certain qu'elle soit endormie profondément, j'ai posé un oreiller sur son visage pour l'aider à faire le grand saut. Elle n'a pas souffert. Elle est plus belle que jamais, sereine, apaisée.

J'ai bu deux grands verres de cognac, accompagnés d'un cocktail de médicaments que je croyais définitif, puis je me suis allongé à côté d'elle, j'ai pris sa main, je l'ai serrée contre la mienne. Elle était déjà fraîche, mais cela ne m'a pas surpris outre mesure, car elle avait souvent les mains froides, et j'ai attendu. Au début, sous l'effet conjugué de l'alcool et des somnifères qui composaient une partie du mélange, je suis parti lentement dans des conditions qui m'ont paru agréables, en tout état de cause moins angoissantes que je l'avais imaginé. Mais peut - on imaginer sa mort ? C'est par la suite que j'ai enchaîné une suite de cauchemars plus effroyables les uns que les autres, avec une telle intensité que je n'ai pas envie de vous les raconter. Je n'ai pas emprunté de couloir au bout duquel aurait pu briller un halo de lumière transcendante, et je n'ai suivi ni anges, ni démons !

J'ai clos cette sombre période par un rêve revenant en boucle, sans interruption : je courais, mais sans avancer...Je réunissais toutes mes forces pour essayer de courir, mais je restais sur place, comme si j'étais en train de me démener pour me maintenir sur un tapis roulant, de ceux qui équipent des salles de sport, mais il n'y avait pas de tapis roulant ! Je ne peux pas vous dire vers quoi je courais, ni dans quel environnement.

Évidemment j'ai mis un long moment à émerger, je ne l'ai pas mesuré. Ma femme n'avait pas bougé. Elle était toujours aussi belle, mais complètement froide. À ce moment - là, j'aurai voulu qu'elle me parle, qu'elle me rassure, qu'elle me console, alors j'ai pleuré. Je crois que j'ai illustré l'expression " pleurer toutes les larmes de mon corps ".

Pourquoi en étions-nous arrivés à décider de mourir tous les deux ensemble ?

Je n'ai pas envie de rentrer dans les détails. Je vous dirai simplement, le plus simplement possible, que nous avons atteint tous les deux, l' état d' épuisement de nos capacités corporelles, qui fait qu' il nous était impossible d' accomplir seuls, et même à deux en nous aidant mutuellement, ce que nous avons toujours su faire, les gestes simples de la vie courante : faire sa toilette, s' habiller, préparer nos repas, se déplacer dans l' appartement....Quand le corps tout entier vous dit " stop ", pourquoi mettre en œuvre des assistances qui vous maintiennent dans un état artificiel ? Qui ne peut plus s' améliorer. Et pour aller où ? Vers le pire ? Pire de ce que vous endurez et qui est déjà insupportable ?

Ma femme et moi, nous avons eu la chance inouïe de vieillir tous les deux à la même vitesse, et chose remarquable, de garder jusqu' au bout nos capacités intellectuelles. À un moment donné, nous avons donc décidé de mettre fin à nos jours tous les deux en même temps. Le plus difficile a été de déterminer le fameux " moment donné ", ni trop tôt, ni trop tard. Il nous a semblé que ce moment était venu. Nous avons écrit une lettre en trouvant les mots pour que ceux qui nous aiment, comprennent notre décision et acceptent nos morts et tant pis pour les autres.

J' ai tué ma femme.

Maintenant, il faut que je trouve les forces nécessaires pour la rejoindre au plus vite....

Philippe.

27 mai 2020.